



ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 15/11/1999
Conférence n°774

ELOGE DU PROFESSEUR ANNE BLANCHARD

Discours de réception,

par Bernard Chédozeau

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Permettez-moi de vous exprimer ma reconnaissance pour une élection qui me flatte et qui m'honore. Vous avez bien voulu m'agréger à votre compagnie prestigieuse en me nommant au vingtième fauteuil de la section des Lettres qui, après avoir été celui du doyen Fliche et de M. Gouron, fut celui de M^{lle} Anne Blanchard dont je vais prononcer l'éloge. En parcourant les volumes du *Bulletin* de l'Académie, j'ai pu constater l'ampleur et la qualité du champ couvert par les travaux des membres de cette savante société ; et je puis dire que par la richesse de sa personnalité comme par ses qualités de professeur et de chercheur, M^{lle} Blanchard a pleinement répondu à ce qu'on attend d'un membre de l'*Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*. C'est ainsi un lourd héritage que vous me confiez.

J'exprime ma reconnaissance à tous ceux, parents, collègues, disciples, amis, qui m'ont fourni les éléments de cet éloge, et en premier lieu au général et à M^{me} Blanchard ainsi qu'au professeur Henri Michel ; c'est au fil de ces conversations que j'ai constaté la qualité de l'estime, de l'amitié et de l'affection qui ont entouré M^{lle} Blanchard. J'ajoute à cet hommage public l'expression de mes regrets personnels : j'ai connu M^{lle} Blanchard jadis, à la Faculté des Lettres, et lui succéder m'honore à la fois et me peine, car je mesure pleinement la perte que nous avons faite avec elle.

Permettez-moi enfin d'exprimer toute ma gratitude à M. le Pasteur Gounelle sous le patronage duquel j'entre dans cette Académie, et de remercier ma femme et mes enfants qui ont patiemment supporté mes longues années d'études.

La vie

M^{lle} Anne Camille Félicie Blanchard naît à Montpellier le 3 mai 1921, d'une mère que la maladie emportera peu après la fin de la guerre, et d'un père professeur d'histoire à la Faculté. La famille vient du Champsaur et du Gapençais du côté paternel, et du côté maternel de l'Orléanais et du pays wallon. Anne Blanchard est élève au lycée de jeunes filles de Montpellier ; après avoir mené des études d'histoire et de géographie et connu diverses affectations, elle y revient comme professeur en 1954. Très marquée par la captivité de ses frères et parla disparition de sa mère, elle se consacre désormais à son père qui disparaît en 1965. Elle est reçue à l'agrégation féminine d'histoire en 1958. A l'époque, cette agrégation faisait sa place à l'histoire de l'art, et à ses débuts Anne Blanchard a hésité entre l'histoire proprement dite et l'histoire de l'art. En 1963 elle est nommée assistante d'histoire moderne et contemporaine à la Faculté des Lettres et Sciences humaines auprès du professeur Louis Dermigny. Elle est maître-assistant en 1967, dans des années difficiles où elle a l'occasion de manifester sa force d'âme. C'est la période où elle publie un grand nombre d'articles remarquables. Elle soutient sa thèse de doctorat d'Etat le 31 mai 1976 devant les professeurs Pierre Chaunu, Alphonse Dupront et Jean Meyer, le général Guinard, et le professeur André Martel. Elle est nommée maître de conférences en 1978, professeur en 1979. Elle anime alors avec générosité le Centre d'Histoire militaire et d'Etudes de Défense, ainsi que la Société archéologique. Le 21 octobre 1985, elle est reçue à l'Académie des Sciences et Lettres où elle succède à M. Gouron dont elle prononce l'éloge ; la réponse est donnée par M. le Professeur Henri Vidai. Par la suite, M^{lle} Blanchard recevra M. Pomarède. En 1988, le Président André Martel lui confère la distinction de Chevalier dans l'Ordre national du Mérite. Mais déjà en septembre 1987 elle a été admise à faire valoir ses droits à la retraite. Cela n'arrête pas ses activités intellectuelles : à l'occasion du Congrès international d'Histoire militaire de Bucarest, elle siège à la Commission internationale d'Histoire militaire ; elle est conseiller scientifique du colonel Carles lorsqu'il préside aux destinées du Centre d'Histoire militaire de Montpellier, et elle édite les actes du Colloque international d'Histoire militaire. Elle fait de même, avec les professeurs Henri Michel, Elie Pélaquier et Bernard Peschot, pour les actes de plusieurs colloques du Centre d'histoire moderne. Pendant les dix dernières années de sa vie, la santé de M^{lle} Blanchard s'altère gravement. A la fin, elle résiste à la maladie et à la souffrance avec ce qu'on a pu appeler une force et une sagesse chrétiennes. Elle meurt le 29 juin 1998.

La "femme forte" du livre des Proverbes : famille, enseignement et recherche, catholicisme

Anne Blanchard avait une forte et riche personnalité. Elle avait le sens aigu de la famille ; elle a vécu pour son enseignement, auquel elle s'est dévouée jusqu'à la fin ; c'était enfin une femme de foi.

Très attachée à sa famille, à ses nombreux neveux, à ses très nombreux petits-neveux, M^{lle} Blanchard aime les voir réunis autour d'elle. Elle s'en est toujours occupée avec amour et, si nécessaire, avec dévouement. Elle a profondément le sens de la famille, de ce qu'on aurait jadis appelé son lignage. Le milieu dont elle est issue est marqué par le sens de la chose militaire et du devoir au service de la nation. Héros des Dardanelles dont il a raconté le débarquement (1915), gravement blessé pendant la guerre, officier de réserve, le père de M^{lle} Blanchard, Marcel Blanchard, fut longtemps président du jury d'admission à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr. En 1939 il est élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. Louis Dermigny et votre ancien confrère, Jean Combes, appelaient "leur maître" ce professeur d'histoire moderne et contemporaine qui disparaît en 1965. Son fils Jean, officier du Génie, est aujourd'hui général du cadre de réserve ; l'autre fils, Paul, médecin, est disparu il y a cinq ans. La famille se continue aujourd'hui en diverses personnes solidement implantées et bien connues à Montpellier. Ce milieu est d'un franc catholicisme, avec une touche de romanisme entendu au sens d'un profond respect pour Rome et le Saint-Siège.

M^{lle} Blanchard est aussi très appliquée à ses activités de recherche, ainsi qu'à son enseignement. Là encore, elle suit comme naturellement et normalement les voies que lui tracent son milieu et les universitaires de sa famille, qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre famille Blanchard puisque, comme vous le savez, il y avait cette homonymie qui entraîna parfois quelques malentendus ; elle porte un grand respect au géographe qu'était son oncle Raoul Blanchard, géographe des Alpes et doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble. M^{lle} Blanchard a toujours exprimé des sentiments de fidèle reconnaissance à l'égard de ses maîtres, le doyen Pliche, le professeur Alphonse Dupront et plus encore le professeur Louis Dermigny qui, pour reprendre ses propres termes, "me jeta littéralement dans les bras des ingénieurs militaires avec lesquels je flirtais depuis quelque temps mais dont je n'osais pas aborder l'étude". Elle fait aussi mention, et je m'en réjouis car ce furent mes propres maîtres à la Faculté de la rue du Cardinal de Cabrières, de M. Roussel et du vénérable doyen Jourda.

Au cours de ces années d'enseignement et de recherche, les relations que M^{lle} Blanchard entretient avec ses étudiants, et en particulier avec ses thésards vont au-delà de la simple relation universitaire. Derrière un regard perçant et chaleureux M^{lle} Blanchard est très ferme et volontaire elle "ne transigeait sur rien" ; mais aussi c'est "une grande enthousiaste" qui sait garder sa

réserve. Elle peut se montrer d'une intransigeance peu encline aux concessions, notamment avec ses collègues auxquels elle s'adresse le cas échéant avec une franchise sans détours... Mais aussi "Tante Annette", comme on l'appelle affectueusement, fait preuve des mêmes qualités d'exigence et de rigueur qu'avec les siens, mêmes chaleur humaine, fidélité ténacité et générosité; elle sait leur apporter l'appui dont ils ont besoin, et des confidences discrètes m'ont laissé entendre que cette compréhension a pu aller jusqu'à des aides financières. Autre trait qui souligne sa curiosité toujours en éveil, plusieurs des collègues avec qui j'ai parlé de M^{lle} Blanchard m'ont rapporté son intérêt pour les innovations technologiques, et en particulier son goût pour le travail sur ordinateur. C'est ainsi une femme de devoir qui se dessine, tant pour elle que pour les autres, et ses collègues comme ses étudiants le savent fort bien. M^{lle} Blanchard ne m'en voudrait pas, je pense, de dire que ces aspects de sa personnalité évoquent la Femme forte du livre des Proverbes. Comme le rappelle M. l'abbé Thomas son rayonnement personnel et ses qualités reposent en effet sur une foi solide et sur une piété réglée, qualités qui semblent avoir été le troisième pilier connu de son caractère : on a pu me dire que Mlle Blanchard ne pouvait se comprendre si l'on méconnaît la profondeur de sa spiritualité. Elle pratique la prière quotidienne la sanctification du dimanche. A côté de la Femme forte du livre des Proverbes il est alors permis d'évoquer à son propos, comme on le fit le jour de ses obsèques les personnages complémentaires de Marthe et de Marie, de la femme d'action bien sûr mais aussi de Marie la contemplative (Luc 10, 38). Mais en ce domaine comme en plusieurs autres M^{lle} Blanchard était d'une discrétion qu'il convient d'imiter

Les champs divers d'une œuvre vaste. Les "ingénieurs du roy" et la poliorcétique classique

Connaître l'œuvre de M^{lle} Blanchard, c'est peut-être mieux comprendre ce personnage attachant.

Chose qu'on ignore parfois mais qu'il convient de signaler, M^{lle} Blanchard s'intéresse à l'histoire rurale. Certes ce n'est pas là son domaine propre, mais ses collègues lui sont reconnaissants d'avoir su pousser dans cette voie plusieurs de ses étudiants sans les limiter à l'histoire militaire. Elle est aussi historienne du Languedoc : outre plusieurs études, elle publie en 1990 avec le professeur Elie Pélaquier un ouvrage intitulé Le Languedoc en 1789. Des diocèses civils aux départements. Essai de géographie historique. Bref, elle s'intéresse pleinement à cette région à laquelle elle est aussi attachée qu'à son Champsaur d'origine. Mais c'est bien sûr en histoire militaire et dans l'étude de "l'école française de fortification" et de la poliorcétique que M^{lle} Blanchard donne sa mesure. Dans le choix de cette orientation, comment ne pas retrouver l'influence du milieu familial et la volonté d'en maintenir la tradition ? La thèse de doctorat d'Etat soutenue en 1976 est publiée en 1979 dans la collection du Centre d'Histoire militaire et

d'Etudes de Défense de Montpellier, sous le titre "Les ingénieurs du roy" de Louis XIV à Louis XVI. Etude du corps des fortifications. Peu après, en 1981, l'historienne publie le Dictionnaire des ingénieurs militaires (1691-1791), qui donne la liste des quinze cents officiers du roi en présentant leur biographie, leur carrière et leur œuvre. Cet ouvrage qui est aussi un remarquable manuel de méthodologie est parfois tenu pour le chef-d'œuvre de l'historienne. Je voudrais souligner quelques aspects remarquables de cet ensemble.

L'invention du boulet, à la fin du Moyen Age, ruine l'antique château fort et donne naissance à la fois au château à l'italienne et à la nouvelle place forte. On passe de la forteresse médiévale à une fortification géométriquement et mathématiquement calculée, qui exige des techniciens de plus en plus savants, capables de maîtriser la poliorcétique, c'est-à-dire l'attaque et la défense des places ; ainsi naît "l'ingénieur du roy". Les divers corps antérieurs sont réunis en 1691 dans le "département des fortifications des places de terre et de mer". En même temps est institué le corps des "ingénieurs du roy" ; au milieu du XVIIIe siècle, ce corps devient le "Corps royal du Génie" ; après la Révolution, l'arme du Génie. M^{lle} Blanchard étudie ainsi au long du XVIIIe siècle la façon dont l'Etat s'est doté d'un corps de techniciens militaires de haut niveau dont la valeur a été reconnue bien au-delà de nos frontières ; mais d'un point de vue plus vaste, à travers ces études M^{lle} Blanchard a aussi entendu présenter l'exemple d'un corps reposant de façon très nouvelle sur la méritocratie : à ses yeux, le corps des ingénieurs du roi, le Corps du Génie, où toutes les classes sociales sont représentées, préfigure les grands corps dans lesquels, à côté de la naissance et de l'argent, le mérite acquis au service de l'Etat offre une occasion de promotion.

A travers les crises inévitables, le corps des ingénieurs du roy s'affirme au cours d'une lente et significative évolution. Au début, les ingénieurs sont dotés d'un statut intermédiaire entre le monde civil et le monde militaire ; ce ne sont pas des officiers. Mais peu à peu le corps se militarise en face, par exemple, de celui des Ponts et Chaussées. Au milieu du XVIIIe siècle, les ingénieurs sont dotés d'un superbe uniforme, leur "département des fortifications des places de terre et de mer" devient le corps du Génie (1776), et surtout ces ingénieurs sont désormais formés dans une école militaire, l'école de Mézières (1748), qui disparaît à la Révolution mais qui est l'ancêtre de l'Ecole polytechnique. Les ingénieurs y acquièrent un solide esprit de corps qui leur confère une première originalité : à la différence des officiers, les ingénieurs ne sont jamais chaque année que de deux cents à quatre cents en service (pour un total de quinze cents), c'est-à-dire un ou deux par garnison. Le corps est alors à son apogée.

On peut considérer que le corps des ingénieurs du roi a puissamment contribué à la prise de conscience de la nation française. Le cardinal de Richelieu écrit déjà dans son Testament politique qu'"il faudrait être privé de sens commun pour ne connaître pas combien il est

important aux grands Etats d'avoir leurs frontières bien fortifiées". A une époque où la guerre de siège reste prépondérante, le principe d'une ceinture fortifiée autour de la nation s'impose à tous les esprits. Je voudrais ajouter que ces perspectives sont à replacer dans la forte réaffirmation de l'identité française telle qu'elle s'opère au XVII^e siècle. A cette époque, les théoriciens de la nation revendiquent l'absolue autarcie de la France dans le temps et dans l'espace : d'une part on se retrouve, ou on s'invente, des origines gréco-romaines ou gauloises ; et, point plus important dans notre analyse, on affirme l'existence de "frontières naturelles". Le réseau de fortifications qui se construit et qu'on appelle "la ceinture de fer" sera à la fois le témoignage et la preuve tangible de ces frontières données par Dieu. En montrant ainsi comment le pouvoir a, grâce à ses ingénieurs du roi, tenté de matérialiser les "frontières naturelles" dans les nombreuses places fortes qui se sont construites, il m'apparaît que M^{lle} Blanchard a contribué à une meilleure connaissance de l'espace militaire français aussi bien au plan historique qu'aux plans imaginaire et symbolique.

L'œuvre architecturale

Les ingénieurs du roi ont donc laissé une œuvre architecturale considérable, et M^{lle} Blanchard a jeté sur cet aspect une vive lumière. Bien souvent, mes chers confrères, nous admirons sur les hauteurs pyrénéennes ou alpines, ou dans la plaine alsacienne, ou encore dans le nord ou même l'ouest du pays, de fort beaux ouvrages militaires dont nous oublions parfois qu'on les doit aux ingénieurs du roi : ainsi, pour ne citer que quelques noms, de Mont-Louis, La Rochelle, Sisteron, Saint-Hippolyte-du-Fort, Bayonne, Embrun, Briançon, Belfort, Villefranche-de-Conflent. De cette architecture, Neuf-Brisach construit de 1698 à 1705 est un exemple remarquable : le spectacle de ce rigoureux plan en étoile procure à l'esprit la jouissance que peut donner une œuvre d'art, sans que je puisse dire s'il satisfait aussi bien aux exigences de l'art militaire même... L'œuvre de Mlle Blanchard invite alors à une sorte de recombinaison esthétique du paysage de l'ancienne France, à partir de ces magnifiques ensembles architecturaux qui l'entourent sur tous ses côtés. Cette architecture militaire est à la fois utilitaire, fonctionnelle, rationnelle, et fort belle. Je ne peux m'empêcher de la rapprocher de deux ordres d'architectures que je connais mieux et qui en sont contemporains : je veux parler de l'architecture des collèges de jésuites, d'une part, et de celle des quelque deux cents abbayes que les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur restaurent à la même époque – et non loin d'ici à Aniane ou à Saint-Thibéry. A l'instar de l'architecture militaire, ces bâtiments voués à l'enseignement ou au monachisme sont répandus dans toute la France ; et nombre d'entre eux, places fortes, collèges, monastères, sont encore en place, plus ou moins altérés, parfois intacts. Ce sont là trois types d'une architecture diverse dans ses finalités ; pourtant, chacun à sa façon ils répondent aux mêmes critères : souci de la fonctionnalité et de l'utilité du bâtiment, pertinence du lieu où se fait

la construction, volonté de respecter les valeurs du groupe (ce qu'en religion on appelle la régularité), recherche de la commodité, souci de la salubrité ; et les militaires avaient leurs ingénieurs-architectes, comme les jésuites et les bénédictins mauristes avaient des architectes tirés de leur ordre ou congrégation. Dans les trois cas, on se trouve en présence de beaux bâtiments, pleins, amples, et d'une grande qualité esthétique au point qu'on peut parler dans les trois cas d'une architecture aléthique, éthique, esthétique : le vrai, le bon et le beau cherchent à s'y retrouver.

Bref, je me demande si l'on ne pourrait pas avancer l'hypothèse selon laquelle ces trois architectures expriment une même anthropologie classique ; et je dirais même que dans les plus beaux de ces bâtiments je retrouve la recherche de ce qu'à la même époque en littérature on appelle le sublime : grandeur, noblesse, magnificence, et surtout harmonie des formes. Dans les trois cas se reconnaît de surcroît une même volonté d'affirmation identitaire, qu'on dira selon les cas gallicane ou française. Je veux croire que ces considérations comparatistes peut-être aventurées auraient retenu l'attention de Mlle Blanchard ; et je suis sûr qu'elle aurait été d'accord avec moi pour estimer qu'il y a là un champ de recherches qui permet de reconnaître l'existence d'un art architectural que l'on peut dire "classique". A côté de ces grandes constructions militaires, Mlle Blanchard nous a encore appris que les ingénieurs du roi savaient utiliser des loisirs souvent prolongés ; ils les ont appliqués à des œuvres civiles, et là aussi on doit reconnaître chez quelques-uns d'entre eux de véritables artistes. C'est surtout à partir du début du XVIIIe siècle que ces talents s'épanouissent. Sur le seul plan technique, déjà, Mlle Blanchard a montré que lorsque le canal du Midi court le risque d'être fermé pour cause d'erreurs de conception, et sa construction d'être interrompue en raison des graves difficultés rencontrées dans la traversée des étangs, c'est aux ingénieurs du roi Clerville et Vauban qu'il est fait appel pour corriger le tracé et mener à bien les travaux d'achèvement ; et ce n'est pas M. Bergasse qui niera que le canal des Deux-Mers est d'abord une œuvre d'art. Les ingénieurs du roi ont construit des églises, comme Saint-Louis de Sète ; ils ont fourni des plans ou des projets pour la collégiale Saint-Jean de Pézenas, pour l'esplanade de Montpellier, pour le palais épiscopal de Lodève ; et il y aurait d'autres exemples. Plus près d'ici, lorsque j'ai appris que les plans de la promenade du Peyrou, à Montpellier, étaient en partie dus aux ingénieurs du roi, j'ai regardé d'un autre œil et j'ai mieux compris les jeux complexes des terrasses de cette promenade lorsqu'on les admire depuis la place des Arceaux ou, mieux encore, depuis l'avenue d'Assas. Comment ne pas retrouver en effet dans l'étagement des terrasses et l'impression de puissance tranquille qui s'en dégage l'écho très net des bastions que multiplie alors l'architecture des places fortes contemporaines ? De même, le difficile passage étroit qui creuse l'angle sud-ouest de la promenade a pu être reconnu par une spécialiste comme une "tour creuse". L'architecture militaire est alors mise au service de l'architecture civile.

Mlle Blanchard a ainsi mené une étude de sociologie historique qui a permis de connaître l'importance d'un corps dont l'audience s'est étendue, du fait de la Révocation en 1685 puis de la Révolution après 1790, dans toute l'Europe, dans les colonies et jusqu'en Turquie.

Un idéal humain

Ce qui m'a aussi frappé dans les analyses de Mlle Blanchard, c'est l'idéal humain qu'elle y définit. Le bon ingénieur du corps des fortifications est en effet à la fois un homme de cabinet, un homme de terrain, un homme de guerre. Ces trois points sont rarement réunis dans une seule fonction, et plus encore en un seul homme ; et on comprend que Vauban, qui en est l'exemple éminent et auquel Mlle Blanchard a consacré un autre ouvrage, ait pu dire que "le Génie [au sens moderne] est un métier au-dessus de nos forces". Et si, constatant l'ampleur des connaissances requises de ses ingénieurs, il distingue expressément les "ingénieurs de place", qui sont plutôt des hommes de cabinet et de terrain, et les "ingénieurs de tranchée" qui sont des hommes de guerre, il n'en souhaite pas moins trouver des ingénieurs qui soient à la fois "de place" et "de tranchée"...De fait, l'ingénieur du roi qui a pour fonction première "l'attaque et la défense des places" doit maîtriser plusieurs disciplines. Il doit préparer la construction ; il doit la réaliser sur le terrain ; enfin en cas de guerre il doit jouer son rôle lorsqu'est décidé le siège ou la défense d'une place. Se rend-on bien compte des connaissances ainsi supposées, sinon exigées ? La maîtrise de la poliorcétique exige une haute qualification technique et ce que Mlle Blanchard appelle "une forte culture scientifique". L'ingénieur doit être compétent en mathématiques, physique, géométrie, dessin, nivellement, lever des plans, cartographie, architecture, que sais-je encore : il est d'abord homme de cabinet, il a un bureau, des instruments. Sa bibliothèque est souvent riche : un tiers d'ouvrages professionnels, un tiers d'ouvrages consacrés aux Belles-Lettres, un tiers à l'histoire. Hommes savants et cultivés, ces ingénieurs publient parfois même en dehors de leur spécialité. Ils sont volontiers reçus dans les académies et les sociétés savantes : c'est ainsi qu'en 1707 le nîmois Henri de Rochemore présente une communication de mathématiques devant l'Académie royale des Sciences de Montpellier. Bref, face aux officiers de métier ces ingénieurs affirment un profil original et nouveau.

L'ingénieur est ensuite un homme de terrain lorsqu'il s'agit de diriger les travaux de construction ou d'entretien des places, de suivre et de diriger les travaux qu'il a conçus. Il doit alors maîtriser la topographie, la cartographie et les atlas, établir des plans en fonction de situations locales parfois très difficiles. De plus, on attend parfois de lui des qualités d'homme d'action, de meneur d'hommes, et de réalisateur soucieux du travail bien fait.

Enfin le parfait ingénieur de place peut se transformer en homme de guerre lorsque se décide le siège. Il lui est alors demandé de connaître l'art de la guerre autant que celui de la poliorcétique, et il peut être amené à jouer un rôle de premier plan.

Tant de qualités en un seul homme ! On comprend l'utilité, la nécessité même de l'école de Mézières qui se fonde au milieu du XVIIIe siècle, et la devise de ces ingénieurs aurait pu être, à la lettre, *si vis pacem para bellum*.

Il ne me paraît pas indiscret de penser que cette définition qui fait de l'ingénieur des fortifications à la fois un homme d'analyse et de réflexion, un homme d'application, un homme d'action, renvoie à un idéal humaniste où se retrouvent les valeurs que reconnaît Mlle Blanchard. Il y a eu comme un accord préétabli entre l'historienne et son sujet. On peut le constater dans l'ouvrage qu'elle a consacré au meilleur représentant de ces ingénieurs, Vauban, ouvrage qui a obtenu trois prix : le Prix du Musée de l'Armée, le Prix Richelieu et, en 1997, le Prix du maréchal Foch que décerne l'Académie française.

Les Giral : un retour aux sources ?

Mlle Blanchard ne s'est pas d'abord destinée à des études d'histoire militaire. Dans ses débuts, elle se serait plus volontiers appliquée à l'histoire de l'an, et elle a pu envisager l'étude de l'architecture des hôtels classiques de Montpellier. Parvenue à la fin de sa carrière, son attention est attirée sur la construction des Jardins de la Fontaine, à Nîmes, par l'ingénieur du roi Mareschal. Trouva-t-elle dans ce concours inattendu de l'art militaire et de l'art civil classique l'occasion de revenir à ses premières études ? On ne sait. Mais en 1988 elle fait paraître le livre sur Les Giral, architectes montpelliérains. De la terre à la pierre. On a pu définir cet ouvrage comme une contribution d'histoire sociale à l'histoire des familles sous l'Ancien Régime ; du point de vue qui est ici le mien, on peut aussi dire qu'on a là, dans des proportions certes plus modestes, comme la thèse d'histoire de l'art que ne put rédiger Mlle Blanchard. Cet ouvrage auquel elle était très attachée propose comme le bilan d'une longue réflexion, et il constitue comme un récapitulatif de ses centres d'intérêt les plus profonds.

Dans Les Giral, Mlle Blanchard raconte la geste d'une famille à laquelle Montpellier doit de nombreux bâtiments et des aménagements urbains. Des trois frères, Etienne est entrepreneur ; Jacques, le peintre "pensionnaire du roi", est l'auteur du tableau La Pentecôte de l'église de Poussan ; mais surtout Jean l'architecte construit la chapelle des jésuites, actuelle Notre-Dame-des-Tables, des halles, des "folies" comme La Mogère dont il fournit le plan, le couvent des augustins, les aménagements de l'évêché, de nombreux retables, les plans de la chapelle de l'Hôpital général : y a-t-il un style Giral, peut se demander Mlle Blanchard ? La dynastie se continue dans les fils, et l'amphithéâtre d'anatomie, l'hôtel Saint-Côme, seront le fait de Jean-Antoine, P'architecte des Etats du Languedoc", comme la promenade du Peyrou avec son château

d'eau, ses terrasses, des ponts, l'hôtel Haguenot, et en pays protestant la nouvelle cathédrale d'Alès. Plusieurs points de cette étude m'ont paru utiles pour la connaissance de Mlle Blanchard. L'historienne se plaît à raconter comment une famille rurale venue à Montpellier a su au fil des siècles classiques s'affirmer, accéder pour l'un de ses membres aux fonctions d'architecte des Etats du Languedoc et, pour reprendre l'expression de Mlle Blanchard, "atteindre à une renommée de bon aloi". Elle retrouve alors chez les Giral un "magnifique exemple de mobilité sociale, rapide et pleinement réussi", et elle reconnaît chez les architectes montpelliérains cette promotion sociale fondée sur le mérite qu'elle se plaisait à découvrir dans le corps des ingénieurs du roi. Je remarque ensuite que Mlle Blanchard appelle "une chronique" le récit qu'elle donne de cette petite aïe familiale aux épisodes parfois cocasses ; et je remarque aussi qu'à ses yeux les travaux des Giral se signalent par une "élégante distinction". Dans le terme de chronique si discret, l'historienne tend à s'effacer devant l'objet d'une étude qui l'enchanté ; et ce qu'elle en aime, c'est l'élégance et la distinction. Bref, promotion sociale due au travail et au mérite dans le cadre du service de l'Etat ou de la région, culte de l'élégance et de la distinction, autant de qualités et de choix qui, je pense, sont révélateurs des tendances profondes de la personnalité de Mlle Blanchard.

En projet

Sur la fin de sa vie, pendant une dizaine d'années Mlle Blanchard recueille et publie les actes des colloques qu'organise le Centre d'histoire moderne de l'Université Paul-Valéry. C'est une lourde charge qui ne l'empêche pas de préparer plusieurs travaux qu'elle regrette de laisser inachevés, mais dont ses parents collègues et amis préparent la publication. L'étude qu'elle a laissée sur le chevalier de Clerville, qui fut le prédécesseur de Vauban, vient d'être publiée dans les Cahiers de Montpellier ; il devrait en être de même pour la chronologie quasi quotidienne de la vie de Vauban, qui devrait être publiée dans un avenir proche. Mlle Blanchard envisageait aussi de travailler sur Lesdiguières. Mais surtout, et on reconnaîtra là une autre forme de son goût des études familiales et rurales, Mlle Blanchard avait commencé la mise au net des Mémoires d'un arrière-grand-oncle, Ambroise Faure qu'on appelait "Faure le mathématicien" et qui fonda en 1833 l'Ecole normale de Crap.

Conclusion

Le panorama de la vie et de l'œuvre de Mlle Blanchard doit paraître sommaire à ceux qui l'ont bien connue. J'espère cependant qu'il permet de comprendre pourquoi, en introduction, j'affirmais que par ses qualités de professeur et de chercheur comme par la richesse de sa spiritualité Mlle Anne Blanchard fournit l'exemple même de ce que peut être un membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. A son propos, on peut dire que le genre

traditionnel et parfois attendu de l'éloge trouve sa justification. Dans la postface qu'il a donnée pour les Mélanges offerts à Anne Blanchard, Pierre Chaunu souligne le poids de deux de ses qualités majeures, la fidélité et la foi chez elle inséparables. A cet éloge venu d'un historien prestigieux, j'ajouterai que Mlle Blanchard a su jouer le rôle qu'on attendait d'elle. Dans cette ville qui est autant qu'une autre un creuset de contradictions complexes, elle a tenu la partie dans laquelle elle se reconnaissait. Dans son enseignement, contre vents et marées et dans des circonstances parfois difficiles elle a su réunir érudition et culture dans la transmission d'une culture et d'un sens. J'entends par là qu'à une époque où la volonté de connaître et de comprendre les modes de production du sens évince trop souvent le souci du sens lui-même, et dans une société très riche mais qui doute et de ses valeurs et d'elle-même, Mlle Blanchard a été de ceux qui placent au premier plan de leurs préoccupations ce qui, je pense, nous réunit dans cette Académie, et qui est le souci du sens, ce sens auquel il faut accéder, qu'il faut savoir recevoir et qu'il s'agit ensuite d'enrichir et de transmettre : idéal même d'une culture d'humanisme qui, chez l'historienne, s'est nourrie aux sources du christianisme. C'est pour toutes ces raisons que je ressens profondément l'honneur que vous m'avez fait de me confier le soin de prononcer son éloge.